

Bachelard ou le concept contre l'image de Jean-Pierre Roy

Jean-Pierre Roy, *Bachelard ou le concept contre l'image*,
Montréal. P.U.M., 1977, 244 p.

Patrick Imbert

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1977). Compte rendu de [Bachelard ou le concept contre l'image de Jean-Pierre Roy / Jean-Pierre Roy, *Bachelard ou le concept contre l'image*, Montréal. P.U.M., 1977, 244 p.] *Lettres québécoises*, (8), 37–39.

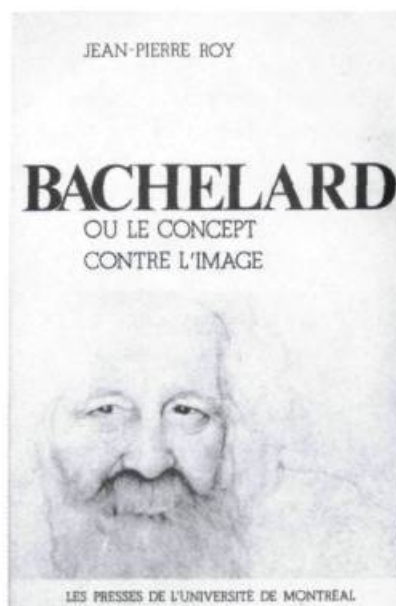
Bachelard ou le concept contre l'image

de Jean-Pierre Roy

L'ouvrage de J-P Roy¹ traitant de G. Bachelard, épistémologue et critique littéraire fameux, est certes un des meilleurs livres de critique de l'année. J-P Roy, rattaché au courant de la « nouvelle nouvelle critique », dégage, tout au long de sa recherche, les a priori fondamentaux de Bachelard inspirateur des membres de « l'ancienne nouvelle critique », tels J-P Richard, Starobinski, etc. L'élément principal sur lequel repose toute la démarche bachelardienne est pour J-P Roy le dualisme : « Bachelard a superposé à la dualité de ses objets (science et poésie) un dualisme radical de méthodes qui tend à réduire la poétique au commentaire idéologique. Mesurer Bachelard à lui-même revient à « déconstruire » ce dualisme pour en montrer les raisons et les effets. » (p. 7).

J-P Roy va vraiment au tréfonds de la pensée bachelardienne qu'il analyse d'une manière extrêmement serrée et cohérente à tel point qu'on aurait parfois envie de citer de longs passages du livre plutôt que de tenter de l'enserrer dans les rets d'un métalangage critique. En tout cas, à partir de ce dualisme, se développe toute la réflexion bachelardienne. Ainsi « il s'agit d'éliminer de la science la poésie, et de la poésie la science » (p. 11). Tout un vocabulaire va donc être fondé sur des antithèses radicales : la vie onirique s'opposera à la vie rationnelle, l'homme nocturne à l'homme diurne, l'image au concept, l'alchimie à la chimie, le passé au présent, le mythe au concept, etc. Et, pour Bachelard, ce dualisme prend sa source dans la volonté chez l'homme de parvenir à devenir un être rationnel. L'homme est en effet soumis aux pulsions profondes de l'inconscient et déterminé par des

archétypes, par toute une « mémoire » inconsciente, un peu à l'instar de ces oiseaux migrateurs qui suivent encore le lit de fleuves depuis longtemps disparus. Ces éléments l'empêchent d'atteindre à la clarté du concept, à la connaissance vraiment scientifique.



Une telle détermination par les profondeurs de l'inconscient individuel ou collectif qui doit être éliminé de la science, se réalise dans toute son ampleur dans la littérature, dans la poésie. Il est fort juste de remarquer comme le fait Bachelard que le langage lui-même est perclus d'idéologie et d'a priori qui n'ont rien à voir avec la science. Il suffit de relire BL Whorf² ou Wendell Johnson³ étudiant le processus d'attribution dans les langues indo-européennes pour s'en rendre compte. De plus, ne prononçons pas régulièrement des phrases telle « le soleil se couche » alors que

depuis longtemps la révolution copernicienne a bouleversé la conception de l'univers. L'obstacle que dresse, face à la connaissance scientifique, la structure de la langue dans ses métaphores innombrables banalisées par l'usage est énorme. Bachelard a donc raison de dire « qu'un concept n'est pas une chose, de même qu'un mot n'est pas un concept » (p. 21). Sont donc bannis du discours scientifique l'illusion réaliste et l'alchimie verbale relevant d'une psychanalyse de la connaissance « qui doit combattre le pouvoir imaginaire des mots » (p. 32). Et, bien sûr, toujours selon le dualisme bachelardien, la littérature s'enracinant dans l'inconscient et plongeant dans le passé archétypal ou mythique (voir Propp, *Morphologie du conte populaire*)⁴ ne peut relever d'une science. C'est d'ailleurs cette idée que critique tout au long de son ouvrage J-P Roy affirmant vigoureusement qu'il faut nettement séparer poésie et discours sur la poésie. Ce dernier, constituant un métalangage, devrait, dans une optique littéraire moderne, amener à une étude scientifique de la littérature dégagée du verbiage embourbé au cœur de pulsions où prolifère l'idéologie : « Le domaine littéraire est une terre piégée par l'idéologie, où prolifèrent encore les faux problèmes engendrés par le refus de la science. Le discours sur la littérature est loin d'avoir réglé son compte à l'obscurantisme. » (p. 8). Or Bachelard se présente comme un lecteur déployant sa subjectivité et sa rêverie et non comme un critique objectif.

Mais voyons plus en détail les diverses étapes de l'analyse centrée sur l'émetteur (la production des images), le code (la paradigmatique),

le message (la syntagmatique) et le récepteur (la lecture des images). Tout d'abord J-P Roy note que chez Bachelard « tout est rêvé avant d'être vu » (p. 77). Mais ce refus du réalisme pose tout de même le problème des antécédents de l'image. Celle-ci est reliée « à un rêve, à un archétype ou à un des 4 éléments de la philosophie antique » (p. 79). Bachelard semble éviter les pièges du biographisme traditionnel pour lequel l'oeuvre littéraire était expliquée par la vie des auteurs. Comme Valéry, il souligne que ces antécédents biographiques, de même que sociologiques, peuvent certes être intéressants mais qu'ils ne sont pas pertinents dans l'explication de la littérature (p. 58). Mais, en plus de retenir l'insistance sur les archétypes et les rêves, il faut établir le statut du sujet chez Bachelard. Du point de vue du dualisme de Bachelard, le sujet est éliminé de la connaissance scientifique. Toutefois, ajoute J-P Roy « le sujet aura dans l'imagination le rôle central qui lui est refusé dans la connaissance. » (p. 74). Si Bachelard rejette le biographisme outré des critiques de son époque on retrouve « l'autobiographie des possibilités perdues, c'est-à-dire les rêves mêmes... L'esthétique spécifique de la littérature est là. La littérature est une fonction de suppléance. Elle redonne vie aux occasions manquées. » (p. 87).

Donc l'épistémologie de Bachelard, en tant qu'elle se rattache à la science, se rapproche fortement du structuralisme puisqu'elle aboutit à une construction anonyme de concepts et qu'elle rejoint presque, alors, le « ça parle » lacanien. Par contre, du point de vue de l'analyse de la littérature et de l'imaginaire, Bachelard se trouve aux antipodes de ce même structuralisme. L'origine de la création poétique n'est pas le monde des objets mais l'image en tant qu'elle est rattachée à des images originelles tirées des profondeurs de l'inconscient et des archétypes. On ne trouve donc point chez Bachelard toute cette recherche sur la production des images par le travail du langage qui est la manifestation la plus éclatante de la littérarité. Toutefois on doit retenir que J-P Roy note bien que depuis ses recueils des années trente jusqu'à ses ouvrages

des années soixante, Bachelard a évolué pour en arriver à concevoir les images littéraires en tant que système autonome.

Cependant Bachelard s'en tient avant tout à un parti pris paradigmatique. Il ne peut guère étudier un tel système autonome et les conditions de la production de la signification comme le demande Barthes. Bachelard, en effet, situe sa réflexion au niveau de la substance du signifié et non au niveau du signifiant. Le point essentiel du classement paradigmatique de Bachelard est constitué par les 4 éléments, air, terre, eau, feu de la philosophie antique. D'emblée on peut critiquer ce choix tout arbitraire qui a le tort de ne pas prendre sa source dans une analyse précise des images en sèmes qui seraient regroupés suivant des axes sémantiques dégagés scientifiquement tel que peut le faire Greimas⁵ : « Quant à cet aspect précis de la classification des poètes et de leurs images par les 4 éléments, la méthode de Bachelard nous paraît mériter les mêmes critiques que la race, le milieu et le moment de Taine, les familles d'esprit de Sainte-Beuve, etc. » « ... on ne peut tirer de la doctrine bachelardienne de l'imagination matérielle que quelques bénéfices secondaires du côté d'une stylistique des thèmes. On peut d'ailleurs noter à cet égard que dans sa pratique critique, Bachelard ne s'astreint pas toujours à suivre fidèlement sa méthode. » (p. 122). Il faut retenir que Bachelard, comme le note Greimas, parvient au « seuil de l'analyse sémique » (p. 137) car ces 4 catégories se révélant quelque peu insuffisantes, il va s'orienter vers un découpage à oppositions binaires (mollesse vs dureté pour l'élément terre). On s'acheminerait donc vers « des catégories élémentaires de spatialité, dont l'intérêt est « qu'elles se retrouvent telles quelles dans la description de la *forme du contenu* des langues naturelles. » » (p. 137). En fait, Bachelard se consacre à une analyse symbolique. Il ne tente pas de découvrir des signes, des unités minimales de signification constituant un code dont les éléments seraient classables sous forme de paradigmes se réalisant selon certaines lois dans des structures syntag-

matiques particulières. La science littéraire est donc encore loin, se plaindrait J-P Roy, mais Bachelard l'a « voulu » ainsi ou a été amené à une telle situation par son dualisme.

Ce qui fascine Bachelard, c'est le pouvoir de l'image qui prend son origine dans les profondeurs archétypales de la culture (voir pour l'obsession de l'origine M. Éliade)⁶ et qui éclate dans une infinité de significations. Toutefois, dans ce rêve du langage que constitue l'image rappelant indéfiniment d'autres images se trouve éliminée toute l'influence de l'image sur le syntagme, sur le contexte ainsi que la réaction de ce contexte sur celle-ci : « Par ailleurs, étant donné que l'action de l'image sur le langage n'est perceptible que si l'on étudie l'image inscrite dans son entourage syntagmatique, on peut comprendre que le parti-pris paradigmatique limite, et même, le plus souvent, interdit pratiquement l'étude des effets linguistiques de l'image. » (p. 170). Ce parti-pris paradigmatique et ce refus de vouloir analyser scientifiquement l'image trahissent la présence d'un herméneutisme que ne rejetterait pas Ricoeur affirmant que le « sens de l'oeuvre ou de l'image ne peut pas être épuisé par le discours interprétatif. » (p. 202).

Selon J-P Roy les a-priori bachelardiens sont donc d'une part, une idéologie humaniste qui est projetée sur la littérature alors que l'épistémologie bachelardienne la rejette et, d'autre part, « le primat de l'imaginaire sur la raison et une conception herméneutique du texte littéraire. » (p. 216). J-P Roy, tout en analysant lucidement Bachelard, repousse ces a-priori car il considère l'oeuvre littéraire comme le produit d'un travail, comme un objet. Il propose une approche scientifique de la littérature afin d'en dégager, par une analyse sémiotique proprement littéraire, son système, c'est-à-dire sa littérarité. Certains pourraient songer à critiquer J-P Roy en affirmant, Barthes à l'appui, que l'on n'épuise pas les significations d'un texte littéraire. Et Barthes, dans *S/Z*, pas plus que J-P Roy, ne le nierait. Mais le problème n'est pas là. Ce que souhaite J-P Roy, c'est une étude des images en tant

qu'elles constituent une production, un système. Ce qu'il désire voir établi donc, ce sont les conditions qui président à l'instauration du sens.

On peut par contre retenir certains a priori de J-P Roy : « La poétique bachelardienne n'est pas encore matérialiste et demeure pré-freudienne et prémarxiste » (p. 8). On note encore que la science du texte littéraire passe par « les révolutions épistémologiques » non-cartésiennes et anti-humanistes « contenues dans les oeuvres de Freud et de Marx » (p. 218). Faut-il croire, puisqu'on parle de science de la littérature, que le matérialisme n'est pas une idéologie et que Freud et Marx contribuent seuls à l'instauration d'un discours objectif et cohérent ? Reprenons alors les termes de Bachelard qui, dialectisant les fonctions sujet et objet, aboutit à la notion de cohérence impliquant qu'à chaque nouvelle connaissance le savoir acquis est bouleversé car on doit réorganiser l'ensemble « des principes mêmes du savoir » (p. 24). Ainsi s'exprime une dialectique globale qui mène à une nouvelle synthèse, elle-même thèse ou antithèse d'une synthèse à venir. Dès lors Marx ou Freud ne sont qu'une étape des sciences de la littérature qui, si elles veulent être des sciences véritables, doivent s'inscrire dans la dialectique d'une raison totalisante totalisant toujours de nouvelles totalisations.

Patrick Imbert

1. J-P Roy, *Bachelard ou le concept contre l'image*, Montréal, P.U.M., 1977, 244 p.
2. B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969, 220 p.
3. W. Johnson, *Words and mot-Words*, in *Mass Media and Communication*, ed. Ch. Steinberg, New York, Hastings House, 1972, 686 p., p. 28-43.
4. V. Propp, *Morphologie du conte populaire*, Paris, Seuil, 1970, 254 p.
5. A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, 262 p.
6. M. Éliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 247 p.

Les Rééditions

Gabriel Sagard,

Le Grand Voyage du pays des Hurons

Si le voyage entrepris par Gabriel Sagard au Canada en 1623 apparaît audacieux, le récit de celui-ci constitue un périple tout aussi étonnant. *Le Grand Voyage du pays des Hurons*¹ est le lieu où se confrontent préjugés européens et expérience de la civilisation amérindienne. Mieux, il illustre l'abandon de certains préjugés au profit de la découverte — au nom d'une nature humaine commune — de valeurs chez l'Amérindien.

Mais pour en arriver là, le chemin a été long et laborieux. Venu au Canada pour « en chasser les ténèbres de la barbarie et infidélité » (p. 3), Gabriel Sagard s'est établi en Huronie avec ses schèmes mentaux européens. Il cherche alors moins à connaître la société amérindienne qu'à reconnaître en elle des structures sociales françaises. Ainsi classe-t-il les tribus selon un ordre typique de l'Ancien Régime : « ie tiens les Hurons, et autres peuples Sédentaires, comme la Noblesse : les Nations Algonmequines pour les Bourgeois, et les autres Sauvages de deçà comme Montagnets et Canadiens, les villageois et pauvres du pays » (pp. 128-129). De même, distingue-t-il sur les enseignes d'écorce des tribus des « armoiries de leur ville ou prouince » (p. 144). Du reste, même les fonctions au sein de la smala huronne sont ramenées à ce qu'il connaît : c'est le « Capitaine de la Police » ou son « Assesseur » qui font « le cry par tout le bourg » (p. 197) pour annoncer les décès. De la même façon, il affuble le garde des biens de la tribu du titre de « Thésorier de la République » (p. 261). Manifestement, Gabriel Sagard ramène l'organisation sociale amérindienne aux structures européennes.

Aussi il n'est pas étonnant de le voir analyser les moeurs amé-

